

Qu'on multiplie les observations, et toujours on verra que l'agent séminal, dépositaire et gardien de la loi de fixité des espèces, est le seul principe physique de la formation des races et de leurs variétés; que dans l'individu, c'est lui qui fait et conserve la forme extérieure; que par lui on fait des animaux pourvus des qualités de taille, de chair, de couleur; de produits qu'on désire: qu'on multiplie les poissons et les mollusques à volonté; qu'on fait des fruits plus savoureux; enfin, que dans certaines limites on modifie les lois de la nature de la façon la plus surprenante. De si importants résultats ne sauraient passer inaperçus ni rester sans signification. Or, l'enseignement qui résulte de cette étude de phénomènes de la vie dans tous les êtres vivants, c'est qu'un agent de nature matérielle, probablement de la nature des ferments, variable dans chaque espèce, est la cause de toute génération ovulaire gemmipare ou fissipare. C'est là un fait de premier ordre et qui fera désormais rentrer l'étude de la vie dans le domaine de l'observation, dégagée de toute hypothèse.

Cette manière de voir diffère profondément de celle de Barthez, qui a fait du principe vital quelque chose d'immatériel, d'abstrait, de surnaturel, comme l'âme raisonnable, et pour lequel il faut invoquer le secours de la foi au moins autant que les lumières de l'expérience. Elle se rapproche davantage de la théorie de Stahl qui, en considérant l'âme comme la première cause de la vie, lui accorde pour son usage un mécanisme plus ou moins compliqué avec des organes doués de propriétés spéciales. La différence porte sur le mécanisme que nous faisons double, et qui renferme: 1° l'agent de sa formation et de son entretien, 2° l'organisation elle-même, qui, avec ses besoins, possède la faculté de les satisfaire.

Barthez a dédoublé l'âme pour attribuer à la seconde les facultés de la vie: ce n'est qu'une hypothèse; tandis que moi, je dédouble l'organisation en montrant quel est l'agent physique de son évolution et quels sont ses attributs. Au lieu de vouloir saisir l'agent vital dans la forme immatérielle de l'âme raisonnable, ce qui me paraît prétendre courir dans le vide pour arrêter une ombre, je le démontre dans l'organisation, uni à elle comme l'ingénieur à sa machine ou comme le ferment dans la pâte dont on fait le pain.

En résumé:

Il y a dans l'homme un principe qui maintient la matière brute en dehors de ses lois habituelles pour l'assujettir aux besoins de son existence, pour favoriser son développement, pour entretenir la forme et la perpétuité de l'être, pour lutter contre les causes nuisibles et pour empêcher la décomposition du corps.

Ce principe, susceptible d'analyse, est incorporé aux germes, et donne à la matière vivante des attributs spéciaux d'impressibilité, d'autocinésie et de promorphose, antérieurs à toute organisation et indépendants de la structure des organes.

Ce principe, susceptible d'altération, peut être malade et engendrer des affections de nature spéciale.

C'est enfin le moteur de la matière organique, et par son analogie avec les ferments il mérite le nom de ferment vital.

CHAPITRE II

DE LA MALADIE EN GÉNÉRAL

« Les maladies sont des impressions transformées. »

La maladie est un accident si commun, qu'il n'est point d'être assez favorisé pour échapper à ses atteintes. Tout le monde comprend ce que signifie ce mot. La science seule a le droit de dire que la maladie est, comme la vie ou comme la santé, une chose indéfinissable. Quelques savants même ont essayé de nier l'existence de la maladie et ont prétendu effacer ce mot du vocabulaire; mais malgré ces paradoxes (1), la chose n'existera pas moins, plus longtemps même que ses réformateurs. Chacun sait ce que c'est qu'une maladie et qu'un malade; pourquoi les médecins n'ont-ils encore pu s'entendre à cet égard, et en sont-ils encore à fixer ce point de départ indispensable?

Il n'y a pas d'exemple dans le monde d'une anarchie plus complète que celle qui a divisé, qui divise et qui divisera encore peut-être les médecins sur l'orthodoxie de ce mot si vulgaire et si disputé. Je n'aurais qu'à indiquer toutes les définitions qui en ont été publiées depuis l'origine de la science jusqu'à notre époque, pour démontrer la réalité de ce que j'avance; mais, outre l'inutilité du travail, je n'arriverais qu'à une énumération fastidieuse pour le lecteur. Qu'il me suffise de dire que la maladie a été envisagée à des points de vue différents et opposés, suivant les temps, les lieux et les doctrines philosophiques des médecins. Si l'on voulait classer ces définitions d'après les analogies ou les différences qu'elles offrent, pour les grouper avec méthode selon leur nature, on pourrait en faire trois catégories: la première comprenant les définitions inspirées du spiritualisme, du vitalisme et du dynamisme en général; la seconde comprenant celles que le matérialisme, l'humorisme, le solidisme et l'organicisme ont enfantées; la troisième, enfin, remplie par celles qui résultent de la fusion ou de l'amalgame plus ou moins réussi des deux premières doctrines, suivant l'éclectisme des auteurs rangés sous le drapeau de la doctrine organo-vitaliste moderne.

Quand on se place au point de vue de l'impondérabilisme et qu'on accepte comme justes les doctrines spiritualistes, naturistes et vitalistes des médecins de tous les âges depuis Hippocrate, on voit, malgré les modifications imprimées dans la série des temps, par les révolutions de la médecine et d'audacieux novateurs, à la conception vitaliste de la maladie, on voit la même pensée se faire jour à travers la dissemblance de l'expression, et la vie justement considérée, soit comme une force susceptible de ramener à l'ordre les organismes détériorés, soit comme puissance pouvant se déranger de son équilibre stable pour y revenir ultérieurement d'elle-même en vertu de ses attributs particuliers. Ce n'est pas qu'on suppose ni qu'on doive supposer que toujours cette puissance se dénature elle-

(1) Il n'y a pas de maladies et il n'y a que des symptômes (Hahnemann). — Il n'existe pas de maladies, il n'y a que des états organopathiques (Piorry).

même et constitue à elle seule toute la maladie; non, mais on pense qu'en se modifiant sous l'influence des impressions morbifiques, elle produit et engendre les désordres d'où naîtra la maladie. Les solides et les liquides reçoivent une impulsion contre nature de l'agent vital perverti, et des altérations matérielles, physiques ou chimiques, évidemment secondaires, se produisent au sein de l'économie.

C'est la pensée d'Hippocrate (1). En effet, pour lui la maladie semble être un effort de la *nature*, dont le but est de ramener à l'état normal les actes de l'économie dérangés de leur marche régulière. C'est en quelque sorte une réaction du principe conservateur de l'organisme contre le mal, et c'est cette réaction qui, dans ses phénomènes, constitue la maladie (2).

La même idée se retrouve, en d'autres termes, dans les définitions suivantes, devenues célèbres par les noms de leurs auteurs ou par l'excentricité de leur conception.

La maladie est primitivement et immédiatement, dès son début, le résultat des désordres de l'archée (van Helmont).

La maladie est un effort de l'âme pour rétablir l'équilibre des actions normales et pour expulser les puissances nuisibles (Stahl).

La maladie est une simple lésion des fonctions du corps vivant (Sylvius de le Boë).

La maladie est un effort de la nature en faveur des malades pour la destruction complète de la matière morbifique (Sydenham) (3).

La maladie est un exercice pénible, difficile ou irrégulier d'une ou de plusieurs fonctions (Brown).

La maladie est un acte particulier de l'organisation qui, par une opération nouvelle, remplace ses opérations ordinaires, troublées par des circonstances insolites (Reil) (4).

La maladie est une réaction du principe vital intérieur contre les causes qui nuisent au corps (Sauvages) (5).

La maladie est une fonction destinée à réagir contre les causes de trouble et de destruction du corps vivant (Cayol) (6).

La maladie est une lésion de l'innervation produisant des lésions organiques secondaires (Dubois, d'Amiens) (7).

Nature, âme, archée, effort intérieur d'une puissance conservatrice, principe vital! qu'importent ces mots, vieillis par le temps et abandonnés des générations nouvelles tour à tour emportées vers des mots nouveaux d'une signification sem-

(1) Hippocrate, *Œuvres complètes*, trad. Littré. Paris, 1840.

(2) Bouchut, *Histoire de la médecine et des doctrines médicales*, chapitre NATURISME. 2^e édition. Paris, 1872, t. I, p. 182.

(3) Sydenham, *Observationes medicæ circa morborum acutorum historiam et curationem*. Londini, 1666.

(4) Reil, *Entwurf einer allgemeinen Pathologie*. Halle, 1815, t. I.

(5) Sauvages, *Nosologie méthodique*, trad. par Nicolas. Paris, 1771, introduction.

(6) Cayol, *Clinique médicale*. Paris, 1833.

(7) Dubois (d'Amiens), *Pathologie générale*. Paris, 1837, t. I, p. 24.

blable? n'expriment-ils pas la même chose au fond, malgré leur apparente diversité? N'est-ce pas, quand on les invoque pour l'explication des maladies, admettre au-dessus et en dehors de la matière des corps vivants, une puissance insaisissable et inconnue, mais préexistante, qui les régit, les entretient, les transforme, les conserve, et tend à les ramener à leur disposition naturelle s'ils s'en éloignent par la maladie? Sans doute; et, sans méconnaître les nuances secondaires qui séparent les définitions précitées, je dis que, inspirées par le même esprit, elles forment une opposition formelle aux doctrines de la localisation matérielle des maladies dont je vais parler.

La matérialisation de la maladie et sa localisation systématique dans un tissu ou dans un organe ne datent pas d'aujourd'hui; elles sont aussi anciennes que la médecine, car vis-à-vis du naturisme hippocratique s'étaient élevés le solidisme et l'humorisme des élèves dissidents. Nous retrouvons là l'opposition et les contrastes déjà établis dans les doctrines philosophiques de l'antiquité et poursuivis dans tous les âges jusqu'aux temps où nous sommes.

Ainsi, pour Asclépiade, la maladie est un état contre nature produit par le mouvement irrégulier des atomes.

La maladie est l'état de tension, de resserrement ou de relâchement des fibres du corps humain (Thémison).

La maladie est une affection du corps qui en trouble les fonctions, dit le célèbre Galien; mais, pour lui, si le point de départ de la maladie est la lésion de la structure, il n'y a maladie qu'au moment où arrive la lésion d'action. Galien faisait déjà de son temps comme au nôtre; il supposait, sans la connaître ni pouvoir la montrer, une modification de structure, c'est-à-dire une *affection du corps*, là où il y avait lésion d'action, et il n'admettait de maladie que là où se trouvait cette modification d'action, bien qu'il eût précédemment déclaré que la maladie était une affection du corps. C'est là une contradiction qu'il est impossible de ne pas remarquer.

La maladie est un trouble considérable dans la proportion et l'ordre des mouvements des solides et des liquides, l'accélération ou le retard de ces mouvements dans tout le corps ou dans quelque-une de ses parties (F. Hoffmann) (1).

La maladie est une altération du corps qui en trouble les fonctions vitales, naturelles et animales (Boerhaave) (2).

La maladie est une altération du sang, des humeurs ou des esprits, susceptible de produire l'altération des solides du corps humain (Fernel).

La maladie est un changement de l'état matériel du corps de l'homme (Buffalini).

Cette manière d'envisager la maladie a le tort de supposer partout, chez les malades, l'existence d'une modification de structure qu'on ne peut toujours découvrir et dont il est absolument impossible, en beaucoup de cas, de démontrer la réalité. — Solidistes et humoristes, isolés ou réunis, ont échoué dans cette tâche ingrate, car il existe une foule de maladies que le trouble des solides

(1) Hoffmann, *De veræ pathologiæ fundamentis*. Halle, 1719, pars I, cap. II.

(2) Boerhaave, *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis*. Leyde, 1709.

et des liquides ne peut expliquer. Toutes les maladies dynamiques sont dans ce cas.

Dans une troisième catégorie se trouvent les définitions de la maladie qui reposent sur l'idée organo-vitaliste destinée à concilier les opinions opposées trop exclusives des vitalistes et des organiciens, et qui oblige les médecins à ne pas séparer les éléments dynamiques des éléments matériels de l'organisation.

La maladie est un état du corps vivant dans lequel il ne peut exercer, suivant les lois de la santé, les actes qui lui sont propres (Gaubius).

La maladie est une altération notable survenue, soit dans les dispositions matérielles des solides ou des liquides, soit dans l'exercice d'une ou plusieurs fonctions (Chomel).

La maladie est une altération des parties constituantes du corps et des actes qui doivent s'y accomplir (Andral).

J'en ai dit assez sur les définitions de la maladie, pour montrer les différents points de vue de la médecine ancienne et moderne sur la manière de comprendre et d'envisager la maladie en général et d'une façon applicable à tous les désordres dont l'organisation peut devenir le théâtre. — Les uns, guidés par la raison et l'observation, ont cherché à pénétrer dans la profondeur du mystère qui préside au développement et à la destruction de l'homme, pour découvrir la nature de la maladie. Au risque de tomber dans l'erreur, ils se sont élevés par la pensée dans le domaine des lois qui gouvernent le monde, pour reconnaître celles qui nous régissent, et ils n'ont pas eu à s'en plaindre, dédommagés qu'ils furent par la découverte de ce naturisme hippocratique si vivement attaqué, mais si vivace, qu'il est arrivé jusqu'à nous, indestructible et immortel comme le nom de son auteur. — Les autres, incertains du rôle de la raison dans les sciences, effrayés de ses écarts, et dévoués à la philosophie des sens, qu'ils croient plus certaine et qu'ils nomment pour cette raison *positive*, se croient plus circonspects, plus sages, en n'étudiant que les phénomènes apparents et tangibles des choses, comme si ce qu'on voit pouvait être accepté pour ce qui est, ou la cause de ce qui est, et comme si, dans la nature vivante, les phénomènes apparents n'étaient pas l'effet de cette puissance vivante, créatrice et motrice à la fois des éléments qu'elle dirige selon des lois spéciales préexistantes. Ils n'acceptent, en conséquence, comme utiles à considérer dans les maladies, que les phénomènes apparents et tangibles, c'est-à-dire les lésions matérielles solides ou liquides, et pour eux la maladie n'est pas autre chose que ces lésions. Étrange erreur dont le temps fait justice aussitôt qu'elle arrive au grand jour de la publicité, et qui, néanmoins, trouve toujours quelques partisans.

Il faut préférer de beaucoup la doctrine de ceux qui, dans un double but de conciliation et d'amour de la vérité, ont su tenir compte des facultés de la vie, des propriétés de la matière vivante et de la matière brute. Ceux-là seuls ont pu dégager la notion de la maladie de ce qu'elle a d'exclusif quand on la considère, soit comme le désordre d'un pur esprit, soit, au contraire, comme la modification de la matière organisée. En effet, ces dernières opinions, insoutenables dans leur expression absolue, représentent par leur fusion quelque chose d'assez réel et d'assez vivant dans la création pour que l'esprit puisse le découvrir et l'étudier.

Qu'est-ce donc que la maladie ?

C'est une altération du principe de la vie avec ou sans lésion des organes ou des fonctions.

Quand l'*agent vital* ou *séminal* dilué dans toute la substance du corps est altéré de façon à en modifier la nutrition et à préparer une lésion matérielle, c'est une maladie. Ex. : les diathèses héréditaires syphilitique, rhumatismale, herpétique, goutteuse, encore en puissance et ne devant éclater qu'après quinze ou vingt ans.

Quand un *organe* est altéré dans sa structure ou dans sa composition, provoquant ou ne provoquant pas de troubles fonctionnels, c'est encore une maladie.

N'est-ce pas une maladie enfin que le *trouble fonctionnel* dont on ne connaît pas encore la cause organique ?

Ce qui la caractérise, c'est le trouble partiel ou général, évident ou caché, qui se produit dans l'exercice des fonctions. Rien ne me paraît mieux établi, et les arguments contradictoires de Chomel (1) et de Béhier et Hardy (2), qui ne considèrent pas comme maladie les troubles fonctionnels et les malaises quelquefois très-douloureux observés chez les femmes à l'époque menstruelle ou dans l'accouchement, le trouble qui résulte des émotions morales violentes, de l'affaiblissement sénile des fonctions génitales, de la privation d'un œil ou d'un membre, d'une douleur névralgique passagère, me paraissent sans importance. Tous ces troubles de fonctions sont des maladies. La fonction menstruelle ne doit pas être douloureuse, et les malaises qui l'accompagnent constituent une maladie forte ou faible qui s'appelle dysménorrhée. Les troubles qui suivent l'accouchement sont la conséquence d'une réparation organique de l'utérus et de ses annexes, et, à en juger par la suppuration utérine, il me paraît difficile de ne pas y voir une maladie d'un genre particulier. La perte d'un œil est une maladie ou une infirmité de la vision, aussi bien que la perte d'un membre gangrené ou amputé est une maladie du système locomoteur. Quant à soutenir magistralement que l'infirmité qui résulte du trouble des fonctions motrices après l'amputation des quatre membres n'est point une maladie, ce n'est pas un argument sérieux. En effet, s'il est difficile de démontrer la maladie dans un membre qui n'existe plus et dont la décomposition a fait disparaître les traces, il ne l'est pas moins d'établir qu'il existe un trouble des fonctions dans un organe absent. Or, c'est le cas d'un borgne ou d'un malheureux amputé. Il est bien évident qu'il ne peut y avoir trouble des fonctions motrices d'un membre coupé, puisqu'il y a suppression de la fonction et de l'organe destiné à la remplir. C'était une maladie dans le passé, mais ce n'est rien dans le présent qu'une mutilation, et par suite une infirmité.

L'affaiblissement des organes génitaux dans la vieillesse est, dit-on, un trouble de fonction sans être une maladie. Non, sans doute, ce n'est pas une maladie, mais ce n'est pas non plus un trouble de fonctions. Il ne saurait y avoir trouble dans l'accomplissement régulier d'une loi de la nature. Or, la force génitale dure de quinze à soixante ans ou à peu près ; elle se développe et disparaît par

(1) Chomel, *Pathologie générale*. Paris, 1863, p. 11.

(2) Béhier et Hardy, *Pathologie interne*, Paris, 1858, t. I.

degrés ; qu'y a-t-il de surprenant à voir cette fonction disparaître dans la vieillesse, et pourquoi dire à tort que c'est là un trouble de fonctions, quand c'est une extinction de fonctions commandée par les lois de la nature ? Trouble signifie désordre. Au contraire, ici c'est l'ordre naturel qui s'exécute, et il n'en peut être autrement.

En considérant la maladie comme un trouble de fonctions, il faut comprendre qu'il s'agit des fonctions telles qu'elles sont établies par le Créateur avec les instruments complets de ces fonctions. Mais si l'on exige d'un enfant une puberté précoce, d'un vieillard une faculté prolifique tardive et d'un manchot le mouvement, alors vous vous placez dans un monde difforme qui n'est pas celui qui nous entoure, et ce qu'on peut dire de la maladie dans le monde naturel ne saurait s'appliquer au monde factice, difforme et mutilé de quelques savants.

Ceux qui n'acceptent pas qu'un trouble de fonctions soit une maladie disent qu'elle peut exister sans trouble fonctionnel. Ils citent les lésions organiques latentes, telles que les tubercules, certains cancers, les entozoaires viscéraux, les hernies, les anévrysmes qui ne dérangent pas la santé, etc., autant d'erreurs qu'il suffit de signaler pour les faire comprendre. — Est-ce qu'un tubercule, un cancer, un cysticerque, une hernie ou un anévrysme, se développent sans jamais troubler, au moins dans un voisinage circonscrit, la texture naturelle des parties, leur circulation locale, leur nutrition moléculaire ? Est-ce que les tubercules et les cancers ne produisent pas autour d'eux des vaisseaux nouveaux dont l'existence est anatomiquement démontrée ? Est-ce qu'un anévrysme ne trouble pas les fonctions de l'artère sur laquelle il se développe, avant d'agir sur la santé générale ? Mais ce sont là autant de troubles fonctionnels, locaux, isolés, peu apparents, peut-être encore limités autour de la lésion, mais impossibles à révoquer en doute, ce sont des troubles fonctionnels nutritifs. De ce qu'ils n'excitent pas de douleurs et n'altèrent pas violemment la santé, ils n'en sont pas moins des troubles fonctionnels, et, dans leur faiblesse comme dans leur force, ils établissent qu'une lésion de texture ou un déplacement organique ne peuvent exister sans trouble fonctionnel du tissu ou de l'appareil intéressé.

La maladie est donc une altération du principe de la vie avec ou sans lésion des organes ou des fonctions.

Il n'y a pas de maladies sans un trouble fonctionnel, visible ou caché, local ou général, et partout où elle se développe les fonctions se troublent, dans le tissu, dans l'organe, dans l'appareil ou dans le système affecté ; ce trouble n'est d'ailleurs qu'un effet, car, si l'ordre des fonctions résulte du libre exercice de l'agent vital et des organes qui en sont les instruments, leur désordre est la conséquence de l'altération de cet agent de ces mêmes instruments. Comme on comprend la santé on doit comprendre la maladie. Les causes de la première donnent l'idée des causes de la seconde, et je montrerai un peu plus loin comment elles s'éclaircissent mutuellement les unes par les autres.

Je viens de dire qu'il n'était pas de maladie sans un désordre primitif du régulateur des mouvements vitaux organiques, c'est-à-dire de l'agent vital, et il est impossible de comprendre son développement sans faire la part de cette modification première en vertu de laquelle les fonctions de circulation, d'absorption,

d'exhalation, de sentiment du tissu affecté, en même temps que sa texture intime se troublent d'une manière plus ou moins apparente. Cette modification, trop oubliée, n'est autre que celle du principe de la vie, manifeste dans sa réaction par l'intermédiaire de l'Impressibilité et de la sensibilité variable des tissus. Supprimer ce terme, c'est décapiter la pathologie, et il ne reste plus à étudier en médecine que les états organopathiques, matériellement appréciables pour les sens et indépendants des causes qui les engendrent. Une phlegmasie se développe ; elle est la réaction de l'impresibilité d'un organe contre une influence morbide quelconque. Que se passe-t-il ? Les fonctions de circulation se troublent, la nutrition se modifie, la texture s'altère, et l'état phlegmasique est constitué. Qui ne voit dans cette lésion organique l'effet matériel d'une altération première de l'agent qui préside au développement et au maintien des formes du corps vivant ? Il en est partout de même, et il suffit d'un peu de réflexion pour s'en convaincre. On peut donc inscrire au frontispice de la pathologie ces deux aphorismes :

Toutes les maladies ne sont que des impressions transformées.

Ou bien :

Nulle lésion ne se produit sans un trouble préalable de l'Impressibilité.

Un grand nombre de personnes regardent la *maladie*, νόσος, et l'*affection*, πάθος, comme deux expressions synonymes. C'est un tort, et bien que, dans le langage usuel, tout semble autoriser à établir cette confusion, il nous est impossible d'y accéder. Pourquoi dénaturer le sens de deux mots dont la signification est différente, et qui ont été employés par l'antiquité et par une partie des médecins modernes pour exprimer des idées différentes ?

La maladie, νόσος, est l'état particulier du corps troublé dans une partie ou dans l'ensemble de ses fonctions.

L'affection, πάθος, est au contraire un terme d'une signification infiniment plus générale et plus vague, exprimant à la fois une souffrance vague, indéterminée, une viciation générale de l'économie, plus qu'une altération circonscrite et déterminée.

Je crois qu'il est utile de conserver ces distinctions nominales, conformes à la tradition du passé, et qui ne sont pas sans importance pour nous guider dans la lecture des maîtres qui ont fondé la science. Si l'on veut juger par exemple de l'utilité de cette distinction, je dirai : La pneumonie, l'apoplexie, la péritonite, etc., sont des maladies ; la scrofule, la peste, le typhus, la goutte, la syphilis, sont des affections qui se traduisent par des maladies du sang, du poumon, des glandes, etc.

CHAPITRE III

DES CAUSES DE MALADIE

Toutes les impressions qui aident et contribuent de près ou de loin, accidentellement ou par hérédité, directement ou indirectement, au trouble des parties con-